



CHEZ LES PEAUX-ROUGES

NOVEMBRE

1936

JÉSUITES MISSIONNAIRES

REVUE MENSUELLE

6, Rue d'Auvergne

LYON

Le numéro : 2 francs



SOMMAIRE

DANS LA PEINE	3
LES BLÉS MURS	14
MISSIONS DU NORD- ONTARIO.	15
CHEZ LES SIOUX	20
L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE	21
NOS CHRONIQUES	22
MOTS CROISÉS MISSION- NAIRES	27
A TRAVERS LES LIVRES . . .	27
ROMAN MISSIONNAIRE . . .	28
PAGE DE LA PROPAGANDE.	30

NOTRE COUVERTURE :

"QUEMADMODUM DESIDERAT CER-
VUS AD FONTES AQUARUM, ITA
DESIDERAT ANIMA MEA AD TE
DEUS". PS. 41.1.

PLUS ENCORE QUE LE CERF A
BESOIN DES SOURCES FRAICHES,
LES HOMMES ONT BESOIN DE VOUS
O MON DIEU !

**Pensez à votre
RÉABONNEMENT !**

(lisez la page 30)

BAS-RELIEF SUGGESTIF DE
LA STATUE DE CHAMPLAIN
A QUÉBEC.

Photo du Pacifique Canadien.



Dans la peine

“ *Seminant in lacrimis* ” Is. 125-5.

CHEZ LES IROQUOIS

« J'aimerais quasi autant être assiégé par des Lutins que par des Iroquois, écrivait le P. Vimond ; les uns ne sont guère plus visibles que les autres ; quand ils sont éloignés, on les croit à nos portes, et lorsqu'ils se jettent sur leur proie, on s' imagine qu'ils sont encore en leur pays. »

Avec cela d'une témérité folle : « Une troupe d'Iroquois, raconte le P. de Charlevoix, s'était approchée d'un village huron, dans le dessein d'y faire des prisonniers ; ils trouvèrent qu'on y était sur ses gardes ; mais ils ne purent se résoudre à se retirer sans avoir rien fait. Ils se cachèrent donc dans un bois et ils y passèrent la nuit, pendant laquelle un Huron, posté sur une manière de redoute, fit grand bruit pour montrer qu'il ne dormait pas. Vers le point du jour, il cessa de crier. Aussitôt deux Iroquois se détachent et, s'étant coulés jusqu'au pied de la palissade, ils y demeurent quelque temps pour voir s'ils n'entendraient plus rien. Personne ne soufflant mot, un des deux monte sur la redoute, y aperçoit deux hommes qui dorment profondément, donne à l'un un grand coup de hache sur la tête, enlève à l'autre sa chevelure, et s'enfuit. Le premier mourut sur-le-champ ; au bruit que fit le second, tout le village fut en rumeur. On accourt, on trouve deux hommes étendus, l'un sans vie et l'autre perdant tout son sang. La jeunesse fut à l'instant sur pied ; elle suivit longtemps les traces de l'ennemi ; mais elle ne put le rejoindre. »

CEUX QU'IL FAUT GAGNER.

Le P. Lecompte les présente ainsi : « Plus grands, plus forts que les Hurons, ambitieux, agressifs, sournois et féroces, doués en outre d'une intelligence capable de jeter dans l'étonnement les Français eux-mêmes, ils ont été l'ennemi capital de la Nouvelle-France, ont entravé de mille manières son expansion et l'ont parfois conduite jusqu'au bord de l'abîme. Leurs 5 cantons s'échelonnaient de la rivière Hudson au Niagara, dans les plaines et les montagnes qui s'étendent au sud du lac Ontario. Allant de l'Est à l'Ouest, on avait d'abord les Agniers, puis les Onneyouts, les Onnontagués, les Goyogouins et les Tsonnontouans. Ils formaient une vaste confédération de vingt-cinq mille âmes à peu près, qui pouvaient mettre en campagne deux mille cinq cents guerriers ».

« Ils venaient en renards, disait le P. Vimont, ils attaquaient en lions et fuyaient en oiseaux ».

ADVERSAIRES.

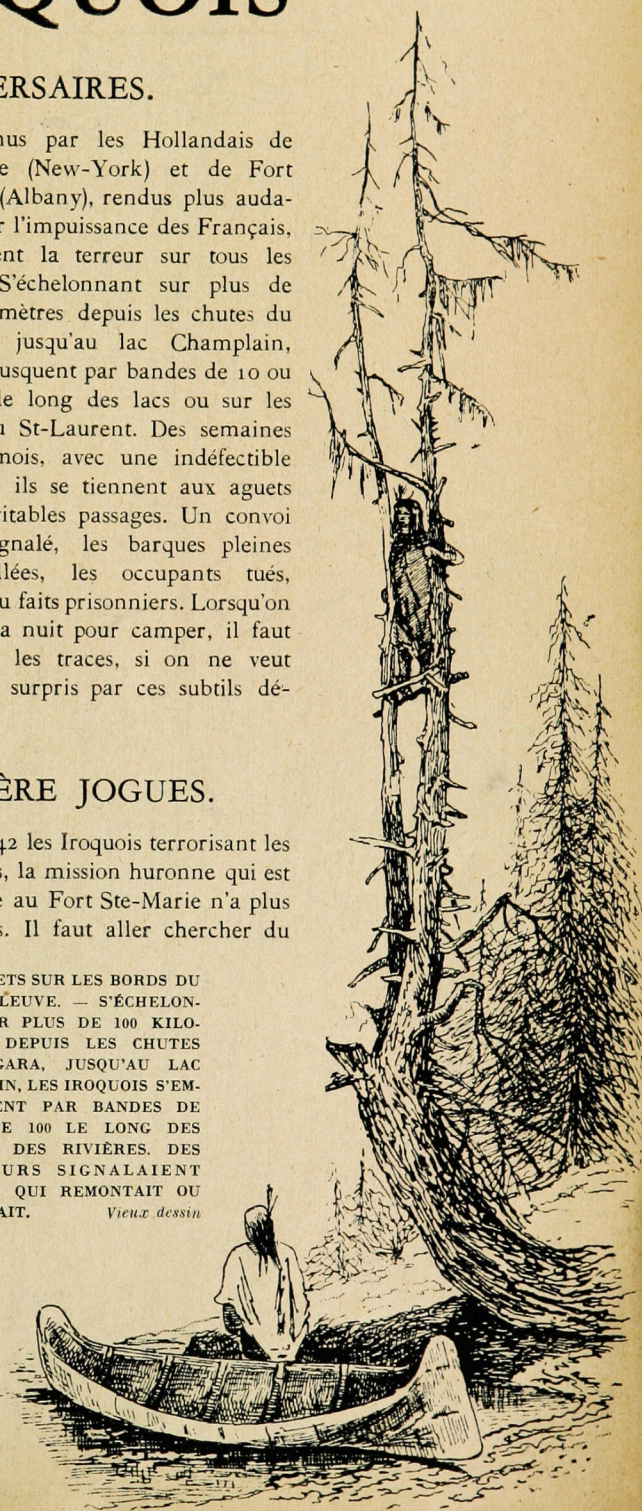
Soutenus par les Hollandais de Manhatte (New-York) et de Fort Orange (Albany), rendus plus audacieux par l'impuissance des Français, ils sèment la terreur sur tous les points. S'échelonnant sur plus de 400 kilomètres depuis les chutes du Niagara jusqu'au lac Champlain, ils s'embusquent par bandes de 10 ou de 100 le long des lacs ou sur les bords du St-Laurent. Des semaines et des mois, avec une indéfectible patience, ils se tiennent aux aguets aux inévitables passages. Un convoi est-il signalé, les barques pleines sont pillées, les occupants tués, scalpés ou faits prisonniers. Lorsqu'on s'arrête la nuit pour camper, il faut brouiller les traces, si on ne veut pas être surpris par ces subtils dépesteurs.

LE PÈRE JOGUES.

En 1642 les Iroquois terrorisant les alentours, la mission huronne qui est enfermée au Fort Ste-Marie n'a plus de vivres. Il faut aller chercher du

AUX AGUETS SUR LES BORDS DU GRAND FLEUVE. — S'ÉCHELONNANT SUR PLUS DE 100 KILOMÈTRES, DEPUIS LES CHUTES DU NIAGARA, JUSQU'AU LAC CHAMPLAIN, LES IROQUOIS S'EMBUSQUAIENT PAR BANDES DE 10 OU DE 100 LE LONG DES LACS OU DES RIVIÈRES. DES GUETTEURS SIGNALAIENT TOUT CE QUI REMONTAIT OU DESCENDAIT.

Vieux dessin



secours à Québec. Le Supérieur désigne le P. Jogues. L'honneur était mérité.

Le P. Jogues était arrivé à la mission le 2 Juillet 1636. Il débuta chez les Hurons. Ce fut lui qui dirigea les travaux du Fort Ste-Marie en 1639. De là il partit chez les Pétuneux dans le massif des Montagnes-Bleues où il eut une série d'aventures. A l'automne suivant, en 1641, il est chargé de s'aboucher avec les Ottawas. Il réussit pleinement dans sa mission. Il y découvre le fameux Sault Ste-Marie qui interrompit si longtemps la navigation entre le lac Supérieur et les lacs d'en bas. Revenu au Fort Ste-Marie, un jour que devant le St-Sacrement il répétait : « Seigneur faites-moi boire largement à votre calice », une voix lui répondit qu'il était exaucé.

EN SERVICE.

L'entreprise que le Supérieur lui confiait n'était pas sans risques. Le P. Jogues le savait. Il s'y prépara par une petite retraite et il partit. Après 35 jours, quarante portages et quelques petits naufrages où les vies furent en danger et quelques bagages abandonnés, il arrivait à Trois Rivières. Il fallait maintenant remonter avec les vivres.

Par un matin du 2 Août 1642, douze canots de Hurons

et de Visages-Pâles glissaient sans bruit remontant le chapelet d'îles qui s'égrenent le long du St-Laurent. Les avant-gardes avaient bien reconnu sur les rives quelques pistes encore fraîches, mais on avait cru identifier des pas d'Algonquins, donc des alliés. De plus les traces indiquaient un petit nombre. On continua. Soudain, dans la brume matinale une fusillade éclate. Les Iroquois ! Poussant leur cri de guerre, débusquant des joncs, ils s'élancent sur leurs canots d'écorce d'orme à la poursuite des Hurons. Ceux-ci pourraient fuir, car leurs canots en écorce de bouleau sont plus légers, mais l'attaque imprévue, le feu des arquebuses hollandaises, — fait nouveau, — les a désemparés. Les uns se réfugient sous les aulnes, d'autres s'éloignent à force de rames. Au cri de guerre, d'autres Iroquois sont accourus à la rescousse.

Le P. Jogues imperturbable baptise avec l'eau du fleuve son pilote qui n'est que catéchumène. C'est fait, il peut maintenant s'enfuir, des roseaux et des halliers touffus le cachent à l'ennemi.

Poursuivi, il peut défier tous les Indiens à la course, il a 35 ans et il est d'une surprenante agilité. Non. Là-bas sur la berge, il y a des captifs : « Pouvais-je bien les abandonner, quand plusieurs n'étaient pas baptisés encore ? » Il les baptise. Quelque-uns sont massacrés aussitôt.

PRISONNIER DES IROQUOIS.

C'était pour le P. Jogues une vie de supplice qui commençait. Comme il encourageait, les autres prisonniers il est de suite spécialement torturé. On lui arrache ses habits et on le roue de coups de bâtons jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Ce n'est qu'un prélude. On lui mord les mains et les pieds. A coup de dents on lui déracine les ongles. On lui mâche violemment les deux index jusqu'à ce que les os aient été arrachés.

Fiers de leurs exploits, les Iroquois les gravent sur les arbres par de grossiers hiéroglyphes et pour augmenter la terreur qu'ils inspirent aux autres populations, ils plantent au bout de longues perches tout le long du fleuve les têtes des tués.

Les 22 prisonniers qui restent sont jetés liés au fond des canots. Durant les huit jours qu'on passera à remonter la rivière des Iroquois et le lac Champlain, les tourments continueront. Le jour, on enfonce des alènes ou des éclats de bois dans leurs blessures. La nuit on les attache à quatre pieux qui les écartèlent et les laissent sans



UN DES PLUS BEAUX NAVIRES DU XVII^e SIÈCLE. — A CETTE ÉPOQUE, PASSER L'Océan c'était risquer l'aventure, les tempêtes et bien d'autres dangers. CEPENDANT LE P. DE BRÉBEUF N'HÉSITAIT PAS : « JE VIENDRAIS TOUT EXPRES DE FRANCE ET TRAVERSERAIS TOUT L'Océan POUR GAGNER UNE PETITE AME A NOTRE-SEIGNEUR ».

*Dessin gravé sur bois par V. Le Campion.
Communiqué par la Cie Gle Transatlantique.*



CANOT TRAVERSANT UN RAPIDE. — LES EXERCICES D'ÉQUILIBRE AUXQUELS ON AVAIT À SE LIVRER AU PASSAGE DES RIVIÈRES ÉTAIENT FRÉQUENTS. SI ADROITS QUE FUSSENT LES INDIENS, ILS NE POUVAIENT TOUJOURS EMPÊCHER LE CANOÛ DE CHAVIRER OU L'EAU DE L'ENVAHIR.

défense contre les insectes qui pullulent sur leurs plaies vives. A chaque *portage* on les délie pour les charger des vivres et des canots.

Chaque fois qu'on rencontre une troupe d'Iroquois partant en guerre, ils supplicient les prisonniers pour se porter bonne chance. Ils sont d'autant plus assurés de vaincre qu'ils sont plus cruels. « L'un de ces barbares, raconte le P. Jogues, s'étant avancé avec un grand couteau dans la main droite, me prit le nez de la main gauche, me le voulant couper. Mais il demeura court et comme étonné, se retirant sans me rien faire. Il retourne à un quart d'heure de là, indigné en quelque sorte contre lui de sa lâcheté. Il me prend une autre fois au même endroit. Vous savez, mon Dieu, ce que je vous disais pour lors au fond de mon cœur. Enfin, je ne sais quelle force invisible le repoussa pour la seconde fois. C'était fait de ma vie, s'il eût passé outre, car ces sauvages n'ont pas coutume de laisser longtemps sur la terre ceux qu'ils ont notablement mutilés... Mais ces guerriers ayant offert un sacrifice de notre sang, poursuivirent leur route et nous la nôtre ».

JOURS D'ANGOISSE.

On traversa le lac Georges et ce n'est qu'après quatre jours de marche à travers bois, qu'on put atteindre le canton des Mohawks. Terribles journées! Les mains lacérées, nourris seulement de quelques baies sauvages cueillies au passage, le P. Jogues suit ses bourreaux chancelant sous la charge qui l'écrase. A chaque bande qu'on rencontre, on doit faire halte pour payer encore le tribu du sang. Les cruautés recommencent.

UN PORTAGE. — ON SE REND COMPTE DE LA DIFFICULTÉ DES VOYAGES. POUR SE RENDRE A TROIS-RIVIÈRES, LE P. JOQUES AURA À COMPTER 40 PORTAGES, EN PLUS DU CANOÛ, IL FAUDRA AUSSI TRANSPORTER LES VIVRES ET LES MARCHANDISES.

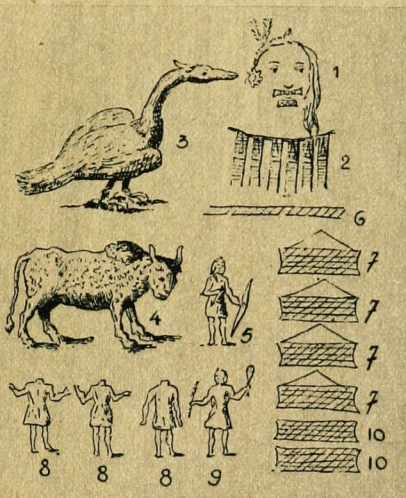
D'après de vieux dessins.

La veille de l'Assomption on arrive à Ossernenon. Les conques marines alertent le village. La population entière accourt armée d'instruments de supplice. Elle forme une double et interminable haie entre laquelle il faudra passer. Les coups pleuvent de partout. Une boule de fer lancée dans les reins du P. Jogues le renverse. Un forcené apercevant qu'il reste encore deux ongles au Visage-Pâle les lui arrache à coups de dents, puis de ses propres ongles dénude complètement les os. A coups de couteau on lui fait tomber encore quelques phalanges. Un vieux sorcier force une captive à couper le pouce du missionnaire. Trois fois elle recule horrifiée. Enfin, en détournant la tête, elle le scie avec les dents, Le P. Jogues le ramasse et l'offre en expiation...

LES NUITS DU PRISONNIER.

Quand la nuit vient on l'étend à terre, les mains et les pieds liés à quatre pieux fixés dans le sol en forme de croix de St-André. « Quelles nuits ! écrira-t-il. Demeurer toujours dans une position forcée, ne se pouvoir remuer ni tourner, être attaqué d'une infinité d'insectes qui nous assaillaient de tous les côtés, être couvert de plaies fraîches et d'autres en suppuration, n'avoir pas de quoi soutenir la moitié de sa vie : en vérité, ces tourments sont bien grands, mais Dieu est plus grand encore, il est immense ».

Trois jours et trois nuits se passeront encore là, dans l'angoisse. On traînera ensuite les prisonniers à Andagoron et deux jours après à Téonnontogen. Partout la même brutalité les accueille à l'entrée des villages, mêmes bastonnades, mêmes tortures. Maintenant, la nuit, les prisonniers sont livrés à la cruauté d'une jeunesse particulièrement sans pitié. On les force d'abord



HIÉROGLYPHES IROQUOIS GRAVÉS SUR UN ARBRE :

UN SAUVAGE NOMMÉ LA PLUME....	1 et 2
DE LA NATION DE LA CRUE.....	3
DE LA FAMILLE DU BISON.....	4
ÉTANT ALLÉ EN GUERRE.....	5
AVEC QUINZE GUERRIERS.....	6
LA 4 ^e FOIS QU'IL COMMANDAIT.....	7
A PRIS TROIS SCALPS.....	8
ET FAIT UN PRISONNIER.....	9
A SA 6 ^e CAMPAGNE.....	10





“ LE GIBIER SE TENAIT A PLUS DE 100 KILOMÈTRES DE LÀ ET POUR L'ATTEINDRE, ON AVAIT À FRANCHIR LES NEIGES, LES RIVIÈRES, LES LACS GLACÉS ”.

Photo du Pacifique Canadien.

à chanter puis les tortures commencent : « Ces jeunes gens mettaient des épines et des bâtons pointus dans nos blessures ; ils égratignaient le bout de nos doigts dépouillés de leurs ongles et les déchiraient jusqu'à la chair vive. Pour m'honorer par-dessus les autres, ils m'attachèrent à des bois formés en croix, en sorte que mes pieds n'étant pas soutenus, le poids de mon corps me donnait une angoisse et une torture si sensibles qu'après les avoir souffertes un quart d'heure, je sentis bien que j'allais m'évanouir. Je suppliai ces sauvages d'allonger un peu mes liens ».

DIRUPUISTI VINCULA MEA.

Supplication vaine ! on resserre encore les attaches. C'était la première fois que le P. Jogues se plaignait. Il conclut humblement : « Pour me convaincre que si j'avais pu souffrir jusque-là avec un peu de courage et de patience, je le devais non à ma propre vertu, mais à *Celui qui donne la force aux âmes faibles*, le Seigneur m'abandonna alors pour ainsi dire à moi-même dans ce nouveau tourment ».

Par hasard, un sauvage étranger était là. Sans dire un mot, cet homme s'approche et d'un coup de couteau tranche les liens. A un an de là, le P. Jogues se trouvera à 300 kilomètres de cet endroit dans une nation étrangère. Il entrera dans une cabane où un homme se meurt. « Ne me reconnais-tu pas, Ondesonk ? (nom huron du P. Jogues) Ne te souviens-tu pas de celui qui, l'an passé, a coupé tes liens ? C'est moi ». L'émotion éteint le P. Jogues, il se jette à son cou. Que faire pour cet homme qui va mourir. Briser d'autres chaînes... Il lui parle de l'au-delà... de Dieu... Il le baptise et lui ouvre le ciel. Le Bon Dieu n'a-t-il pas promis de ne pas laisser sans récompense le don d'un verre d'eau !

LA ROSÉE SUR LES BLÉS.

Près du P. Jogues d'autres souffraient et lui, s'oubliant pensait à eux. A Téonnontogen quatre Hurons avaient été condamnés à être brûlés vifs. Le missionnaire les instruisit. Mais il n'y avait pas d'eau pour les baptiser. Cependant sur des feuilles de blé d'Inde quelques gouttelettes

perlaient. Le P. Jogues les recueillit et il y eut quatre chrétiens de plus dans l'Eglise huronne.

Pendant sept jours encore on va promener le prisonnier de village en village, puis on le ramène à Andagoron où on lui annonce que dans quelques heures il sera brûlé. « Quoique cette mort eût quelque chose d'horrible, raconte-il, la pensée de la volonté de Dieu et l'espérance d'une vie meilleure et exempt de péché en adoucirent pour moi les rigueurs. »

Mais les *sachems* revinrent sur leur décision.

PRISONNIER DE LA NATION.

Jusque là le P. Jogues était « prisonnier de la nation », c'est-à-dire que sa vie était à la merci de tous. Il pouvait être tué par n'importe qui. Il devint alors prisonnier d'un particulier, attaché à une famille d'Andagoron dont un membre avait été tué pendant l'expédition. C'était une coutume iroquoise. Il eut pour compagnon René Goupil, un jeune Français qui était venu à la mission comme volontaire. Mais les deux esclaves étaient si piétres, si couverts de plaies ulcérées, si squelettiques, qu'on songea à les remettre contre rançon aux Hollandais. Cependant battus par les Français sur le St-Laurent, les Iroquois durent abandonner leur projet et les deux esclaves redevinrent « prisonniers de la nation ».

Situation critique ! René Goupil en fut victime. Il avait un jour tracé le signe de la croix sur le front d'un enfant. Un sauvage témoin du geste ne le lui pardonna pas et un soir qu'en compagnie du P. Jogues le jeune homme était à la lisière d'un bois, il fut abattu d'un coup de tomahawak. Le P. Jogues s'agenouilla de suite pour subir le même sort. Il fut épargné et redevenu l'esclave de la famille qu'il avait déjà servie.

A LA CHASSE.

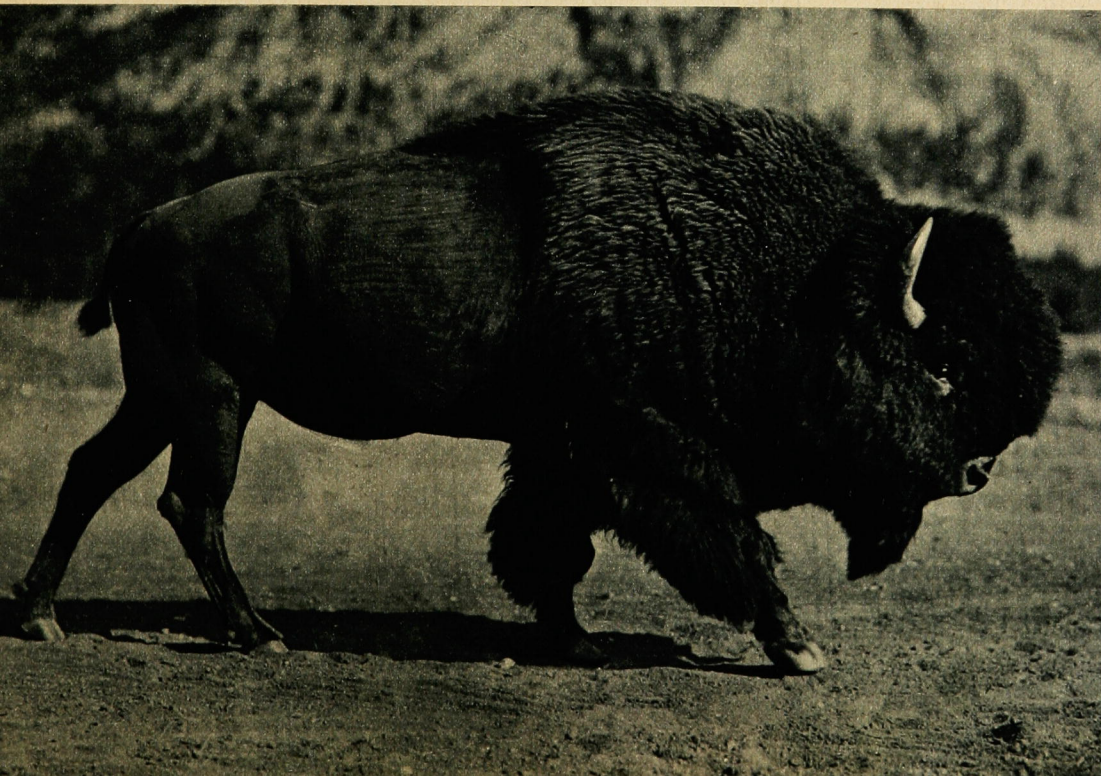
Vers novembre le P. Jogues dut suivre ses maîtres à la chasse. Le gibier se tenait à plus de 100 kilomètres de là et pour l'atteindre, on avait à franchir les neiges, les rivières, les lacs glacés. On descendait dans des ravins et on devait remonter les pentes à travers les sapins, aidant les chiens à tirer les traîneaux. Le soir on déblayait la neige, on coupait quelques branches et on dressait la hutte où l'on allait dormir.

Le P. Jogues n'était couvert que de quelques morceaux de toile. Sous le froid mordant, ses blessures mal fermées se rouvrirent à tel point qu'on pouvait suivre ses traces sanglantes sur la neige.

On souffrait souvent aussi de la faim, car parfois le gibier manquait. Enfin l'abondance arriva. Mais, le P. Jogues s'aperçut bientôt qu'au retour les Iroquois offraient les produits de leur chasse à leur génie protecteur Areskoï. Il refusa dès lors, pour protester contre cette idolâtrie, de se nourrir de ce gibier. On le menaça, on lui fit endurer la faim, il continua son abstinence jusqu'au bout.

LES GRANDS EXERCICES.

D'où lui venait donc pareille force d'âme ? De son union au Bon Dieu. Il pria sans cesse. A ses heures libres, il se retirait sous une branche de sapin et devant une croix taillée dans l'écorce, agenouillé sur la neige, malgré la bise glacée, il méditait. Les sauvages le menaçaient de leur hache, leurs flèches sifflaient à ses oreilles, rien ne le détournait de sa prière. Il entreprit même à ce moment de faire les Grands Exercices de St-Ignace. D'une durée habituelle de 30 jours, le missionnaire les prolongea de dix jours encore. Il passa alors par une terrible épreuve. Le passé l'effrayait, l'avenir plus encore ; il songeait qu'il lui



UN BUFFLE. — LE BUFFLE, A LUI SEUL SUFFISAIT PRESQUE AUX BESOINS DES INDIENS DES PLAINES. SA CHAIR ÉTAIT CON-SOMMÉE EN VIANDE FRAICHE, SÉCHÉE OU PILÉE. SA PEAU SERVAIT A CONFECTIONNER LES TENTES, LES MANTEAUX, LES MOCASSINS, LES BOUCLERS, PARFOIS LES CANOËS. LES OS SERVAIENT DE PELLES, DE SIFFLETS, D'AIGUILLES, D'ALÈ-NES, DE COUTEAUX A SCALPER. LES CORNES S'UTILISAIENT COMME RÉCIPIENTS OU CORNES D'APPEL, LES TENDONS COMME CORDAGE, LES POILS COMME DÉCORATION...

Photo du Pacifique Canadien.



POUR CHASSER LES CARIBOUS, LES ÉLANS, LES WAPITIS, LES DAIMS, LES ANTILOPES, LES LOUPS, LES INDIENS SE SERVAIENT DE PIÈGES, TRAPPES, LACETS. ILS UTILISAIENT AUSSI LES FLÈCHES ET LES HACHES. PARFOIS POUR S'APPROCHER, ILS SE CACHAIENT SOUS DES PEAUX DE BÊTES.

Photo du Pacifique Canadien.

faudrait bientôt mourir parmi les Iroquois, seul, sans Sacrements et il tremblait devant la justice de Dieu. Tentation dont il fut bientôt délivré. Il retrouva dès lors une confiance toute filiale.

Vers le milieu de janvier, emportant une charge écrasante de viande boucanée, il rejoignait Andagoron. Route pénible. La nuit se passe en forêt, il doit creuser un trou dans la neige pour dormir. Mais, là encore, Dieu est avec lui.

CONDAMNATION.

Au printemps suivant il doit aller à la pêche. Les heures sont dures, mais la prière l'aide. Soudain les pêcheurs sont rappelés au village : les chefs ont décidé de sacrifier la Robe-Noire. Le motif ? Une dizaine d'Iroquois partis en guerre l'été précédent n'étaient pas revenus. On venait d'annoncer leur mort. De suite on avait décidé d'immoler le P. Jogues aux mânes du jeune homme de la famille dont il était l'esclave. Mais, nouveau coup de théâtre, la veille de l'exécution on apprend que ces Iroquois sont en chemin amenant même des captifs. On se contente de brûler une douzaine de prisonniers abénaquis. Le Père les convertit tous et subrepticement, au milieu des flammes, comme pour leur donner à boire, leur verse l'eau du baptême. Il y a parmi les victimes une jeune femme de vingt ans.

Ce n'est pas cependant la pleine sécurité. Qu'une nouvelle défaite arrive aux Iroquois et la sentence sera exécutée.

POURQUOI NE PAS S'ÉVADER.

« Quoique bien probablement je puisse prendre la fuite,

si je le veux, écrivait-il, soit par la colonie des Européens, soit même par le moyen des autres sauvages, nos voisins, cependant je suis bien résolu, avec la grâce de Dieu, de vivre et de mourir sur cette croix où le Seigneur m'a attaché avec lui. Autrement qui pourrait consoler et absoudre les captifs français ? Qui rappellera aux Hurons chrétiens leurs devoirs ? Qui instruira les nouveaux prisonniers, fortifiera dans les tourments et baptisera les condamnés ? Qui pourvoira au salut des enfants moribonds et à l'instruction des autres ? »

Il prie Dieu qu'il « fasse évanouir les projets des Européens et des sauvages qui songent ou à m'arracher à mon exil, ou à me rendre à mes frères. Plusieurs, en effet, ont parlé de ma délivrance, et les Hollandais, chez qui je vous écris, ont fait des offres généreuses et en font encore pour ma rançon et celle de mes compagnons. Je les ai visités deux fois, et ils m'ont toujours reçu avec bonté. Ils ne négligent rien pour obtenir notre rachat. Ils vont même jusqu'à combler de présents les sauvages chez qui je vis, pour qu'ils me traitent avec douceur. »

UN CAPTIF D'IMPORTANCE.

Depuis un an qu'il était captif que de bien il avait fait ! Il comptait près de 100 baptêmes. Pour qui sait le prix d'une âme, quel gain !

Voici maintenant que les Iroquois eux-mêmes, interdits devant tant d'héroïque patience et d'indéfectible charité, se sentaient subjugués. Le soir, en fumant leur calumet autour des feux, ils l'interrogeaient sur les astres, sur le soleil, sur le ciel, et attentifs, ils l'écoutaient lorsqu'il leur

parlait de Celui qui avait fait ces beautés et des splendeurs insoupçonnées qui pouvaient s'ouvrir à eux. Des conversions commençaient.

Un jour, les Sukokiois envoyèrent une ambassade demander la liberté du prisonnier. Elle fut refusée, mais les Iroquois sentirent dès lors de plus en plus que leur esclave était un homme d'importance.

UNE NUIT DE PRIÈRE.

Vers la fin de juillet 1643, le P. Jogues rentrant de la pêche vers l'Hudson rentrait à Andagoron, lorsqu'en traversant le poste hollandais de Renselaerswich, il apprit que les Iroquois lui attribuaient une série de défaites et que dès son retour, il serait mis à mort et cette fois sans rémission possible.

Le gouverneur hollandais Van Curler voulant le sauver le supplia de se réfugier sur un vaisseau en partance pour l'Europe. Il avait d'ailleurs reçu des ordres des Etats généraux de Hollande pour cela. Le P. Jogues refuse. Le Gouverneur insiste tant que le P. Jogues demande le délai d'une nuit. « M'ayant accordé ma demande avec étonnement, raconte le Père, je passai la nuit en prières ».

Devant Dieu il examine les raisons qu'il a de rester. Des trois Français qui sont venus avec lui, l'un d'eux pur comme un ange : René Goupil a été martyrisé, un second, pour n'être pas brûlé vivant à petit feu, s'est enfui dans les bois où il a dû mourir de faim. Le troisième Guillaume Couture ne peut plus voir le Père, d'ailleurs il lui a déclaré que sitôt le missionnaire parti, il s'évaderait lui même.

Restaient les sauvages. Mais outre que chacun désormais s'éloignerait de lui « comme d'une victime destinée au feu, de peur de participer à la haine et à la rage qu'on lui portait » il lui est impossible de les aider et probablement de les voir avant son supplice.

« Je voyais d'ailleurs que j'avais quelque connaissance de leur langue, que je connaissais leur pays et leurs forces ; que je pouvais peut-être mieux procurer leur salut par d'autres voies qu'en restant parmi eux. Il me venait à l'esprit que tous ces avantages mourraient avec moi si je me sauvais ».

Il conclut : « Je crus que Notre-Seigneur aurait plus agréable que je profitasse de l'occasion que j'avais de me sauver ».

Devant le Bon Dieu la résolution est prise : il s'évadera la nuit suivante.

UNE NUIT ANGOISSANTE.

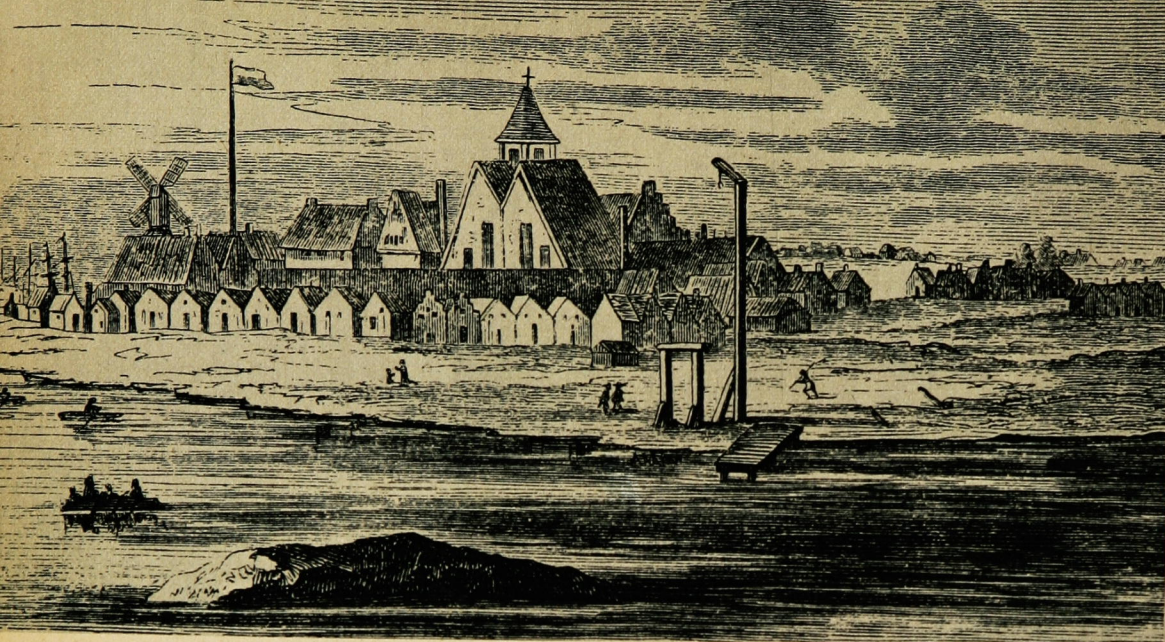
« Le jour étant venu, j'allai saluer M. le Gouverneur et lui déclarer les pensées que j'avais prises devant Dieu. Il manda les principaux du navire, leur signifie ses intentions, les exhorte à me recevoir, à me tenir caché, en un mot à me repasser en Europe. Ils répondirent que si je peux mettre une fois le pied dans leur vaisseau, je suis en assurance, et que je n'en sortirai point que je ne sois à Bordeaux ou à la Rochelle.

« Soit donc, me dit le Gouverneur : retournez-vous-en avec les sauvages, et sur le soir ou dans la nuit, dérobez-vous doucement et tirez vers la rivière ; vous y trouverez un



UN GENTIL PETIT VILLAGE DU PARC NATIONAL
DES ALCONQUINS A UNE CENTAINE DE KILOMÈTRES
AU SUD-EST DU LAC NIPISSING. C'EST GÉNÉRALEMENT
DANS DES " RÉSERVES " QUE VIVENT ACTUELLEMENT
LES DESCENDANTS DES PEAUX-ROUGES.

Photo du National Canadien.



NEW-YORK ANCIEN OU NOUVELLE-AMSTERDAM EN 1644, A L'ÉPOQUE OU LE P. JOGUES S'Y EMBARQUA POUR RENTRER EN FRANCE: DE PETITS CANOËS DEVANT CE QUI N'ÉTAIT ALORS QU'UN PETIT VILLAGE HOLLANDAIS.

EN CONTRASTE : DEVANT LES GRATTE-CIEL DU NEW YORK D'AUJOURD'HUI QUI MONTENT SANS CESSÉ, LE SOMBTEUX NORMANDIE, A PEINE FRANGÉ D'ÉCUME, PASSE MAJESTUEUX.

Photo de la Cie Gie Transatlantique

petit bateau que je ferai tenir tout prêt pour vous porter secrètement au navire.

« Vers le soir je me retirai vers dix ou douze Iroquois dans une grange où nous passâmes la nuit.

« Avant de me coucher, je sortis pour voir par quel endroit je pourrais plus facilement m'échapper. Les chiens du Hollandais étant pour lors détachés accoururent à moi. Un d'eux, grand et puissant, se jette sur ma jambe que j'avais nue et me blesse notablement.

« Je rentre au plus tôt dans la grange. Les Iroquois la ferment fortement et viennent se coucher auprès de moi, surtout un d'eux qui avait quelque charge de me surveiller..

« Me voyant serré de si près, et la grange bien fermée et entouré de chiens qui m'accuseraient si je prétendais sortir, je crus quasi que je ne pourrais m'évader. Je me plaignais doucement à mon Dieu de ce que, m'ayant donné la pensée de me sauver, il me bouchait les voies et chemins.

« Je passai encore cette autre nuit sans dormir. Le jour s'approchant, j'entendis les coqs chanter. Bientôt après un valet du laboureur hollandais qui nous avait hébergés dans sa grange, y étant entré par je ne sais quelle porte, je l'abordai doucement et lui fis signe (car je n'entendais pas son flamand) qu'il empêchât les chiens de japper. Il sort incontinent, et moi après, ayant pris auparavant tout mon meuble qui consistait dans un petit office de la Vierge, un petit Gerson et une croix que je m'étais faite pour conserver la mémoire des souffrances de mon Sauveur ».

IMPOSSIBLE ?

« Etant hors de la grange.. je passe par dessus une barrière et je cours droit à la rivière où était le navire. C'est tout le service que put me rendre ma jambe bien blessée, car il y avait un bon quart de lieue.. Je trouvai le bateau, comme on me l'avait dit; mais la mer s'étant retirée, il était à sec. Je le pousse pour le mettre à l'eau;

n'en pouvant venir à bout par sa pesanteur, je crie au navire qu'on m'amène l'esquif pour me passer. Point de nouvelles: je ne sais si on m'entendait: quoi qu'il en soit, personne ne parut.

« Le jour cependant commençait à apprendre aux Iroquois le larcin que je faisais de moi-même. Je craignais qu'ils ne me surprissent dans ce délit innocent. Lassé de crier, je retourne au bateau. Je prie Dieu d'augmenter mes forces: je fais si bien, tournant le canot bout par bout et le poussant si fortement que je le mets à l'eau. L'ayant fait flotter, je me jette dedans et m'en vais tout seul au navire sans être découvert d'aucun Iroquois.

« On me loge aussitôt à fond de cale et, pour me cacher, on met un grand coffre sur l'écouille. Je fus deux jours et deux nuits dans le ventre de ce vaisseau, avec une telle incommodité que je pensais étouffer et mourir de puanteur ».

IL NE FAUT PAS PARTIR.

Dès que les Iroquois s'aperçurent de la fuite du P. Jogues ils furent pris de fureur et menacèrent de tout saccager.

« La seconde nuit de ma prison volontaire, rapporte le Père, le ministre des Hollandais vient me dire que les Iroquois avaient fait bien du bruit, et que les Hollandais habitants du pays, avaient peur qu'ils ne missent le feu à leurs maisons, ou qu'ils ne tuassent leurs bestiaux. Ils ont raison de le craindre, puisqu'ils les ont armés de bonnes arquebuses. A cela je répondis, *si propter me orta est tempestas, projice me in mare* (si la tempête s'est élevée à cause de moi, je suis prêt à l'apaiser en perdant la vie): je n'avais jamais eu la volonté de me sauver au préjudice du moindre homme de l'habitation.

« Enfin il me fallut sortir de ma caverne. Tous les nautoniers s'en formalisaient disant qu'on m'avait donné parole d'assurance au cas que je pusse mettre le pied dans le navire, et qu'on m'en retirait au moment qu'il faudrait

m'y amener, si je n'y étais pas ; — que je m'étais mis en danger de la vie en me sauvant sur leur parole ; — qu'il la fallait tenir, quoi qu'il en coûtât.

« Je priai qu'on me laissât sortir, puisque le capitaine qui m'avait ouvert le chemin de la fuite, me demandait. Je le fus trouver dans sa maison, où il me tint caché. Ces allées et ces venues s'étant faites la nuit, je n'étais point encore découvert.

« J'aurais bien pu alléguer quelques raisons en toutes ces rencontres ; mais ce n'était pas à moi à parler en ma propre cause mais bien à suivre les ordres d'autrui que je subissais de bon cœur. Enfin le capitaine me dit qu'il fallait doucement céder à la tempête, et attendre que les esprits des sauvages fussent adoucis, et que tout le monde était de cet avis. Me voilà donc prisonnier volontaire dans sa prison, d'où je vous écris la présente ».

PRISONNIER.

Il fut confié à un sordide vieillard de Fort-Orange. Ce vieil avaré confisquait la nourriture qu'on envoyait au

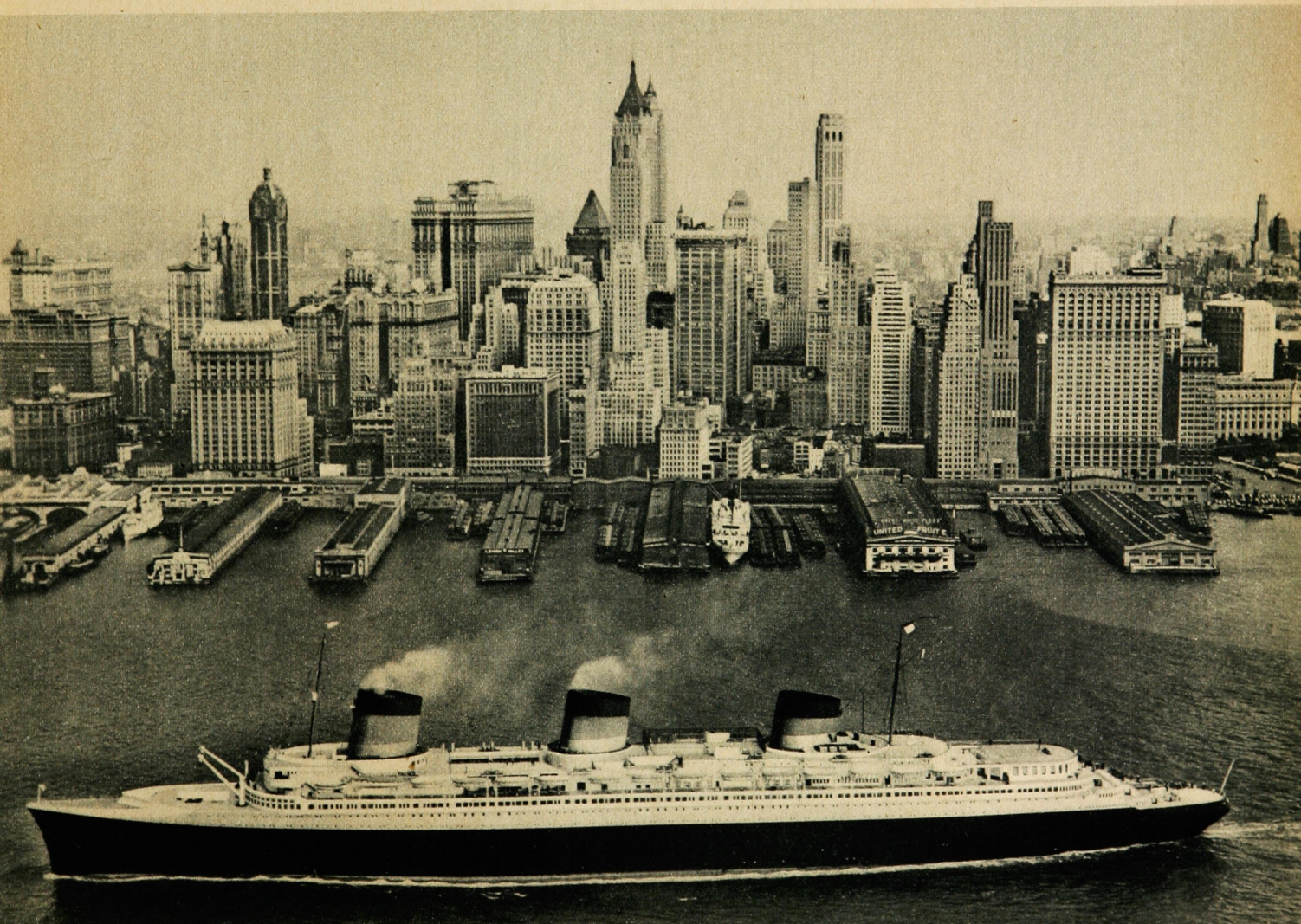
prisonnier. Il l'avait logé dans un compartiment de son grenier, l'autre lui servait de magasin. Souvent les Iroquois venaient y trafiquer. A travers les planches mal jointes, le P. Jogues les voyait passer. Si jamais l'un d'eux avait eu la curiosité de regarder à travers les larges interstices, le prisonnier eut été perdu.

« Si N.-S. ne me protège d'une façon quasi miraculeuse, écrit-il, les sauvages qui vont et viennent à tout moment me découvriront. Or, s'ils avaient une telle rage contre moi avant ma fuite, quel traitement ne me feront-ils pas subir en me voyant retombé en leur pouvoir ? Je ne mourrai point alors d'une mort commune ».

Pareil état d'alarmes dura six longues semaines.....

UN LOQUETEU.

Au petit matin du 5 Janvier 1644, un loqueteux frappait à la porte du collège de Rennes. Il demandait à parler au R. P. Recteur. Peu engagé par les vêtements déchirés et le visage hâve de ce mendiant matinal, le Frère



portier, — comme tous les Fr. portiers en pareille circonstance, — argua des consignes. Sur l'insistance persuasive du passant, le Supérieur qui allait dire sa messe est averti. Charitablement, il accourt. L'étranger apporte une lettre de la Nouvelle-France. Avant de l'ouvrir, le Recteur l'interroge sur le P. Jogues dont tout le royaume connaît la dure captivité : « L'avez-vous connu dans la Nouvelle-France, demande-t-il au voyageur ». — « D'une façon tout à fait intime mon Révérend Père. — « Eh bien, pouvez-vous nous donner de ses nouvelles ? Est-il encore de ce monde ? ou, comme on l'affirme, a-t-il été brûlé par les Iroquois ? — « Non, mon Père, il vit encore, car c'est lui qui vous parle et qui vous prie en ce moment de le bénir ». Et le P. Jogues s'est glissé sur les deux genoux aux pieds de son Supérieur qui le relève étreint d'émotion...

Parti vers le milieu d'octobre, il est allé s'embarquer à New-Amsterdam (New-York) et après de nombreuses péripéties, il a été déposé le jour de Noël sur la côte de St-Pol de Léon, d'où il arrive à pied.

PLUS BEAU QU'UN ROMAN.

On le reçoit avec vénération, ce dont il souffre beaucoup. Il faut l'ordre positif des Supérieurs pour l'amener à raconter ses mois de captivité. Mais dès lors, il s'exécute avec une humilité touchante.

Appelé à Paris, la Reine régente Anne d'Autriche veut le voir : « On fait tous les jours des romans qui ne sont que mensonges, dit-elle ; en voici un qui est une réalité et où le merveilleux se mêle à l'héroïsme ! » Et la Reine, en le voyant se mit à pleurer.

On demande pour lui et le P. Bressani, dont les doigts ont été pareillement coupés, la permission de célébrer la Sainte Messe malgré la mutilation des mains. Le Pape Urbain VIII répond : « Indignum esset Christi martyrem, Christi non bibere Sanguinem (il ne serait pas juste de refuser à un martyr de Jésus-Christ la faveur de boire le Sang de Jésus-Christ).

L'AMBASSADEUR DES IROQUOIS.

Mais le P. Jogues n'avait qu'un désir : retourner en mission. Au printemps de 1644, il est à Ville-Marie (aujourd'hui Montréal). Les Iroquois mènent la guerre avec une spéciale barbarie, mais leurs meilleurs combattants sont tombés sous les coups des Français. Ils se décident à traiter. Le P. Jogues est choisi comme ambassadeur. Il tremble un peu, il se souvient du passé et il sait que chez les sauvages le tomahawk est « médiocrement respectueux des immunités diplomatiques, si tant est qu'il les connaisse ! »

L'ambassadeur réussit pleinement cependant. Les anciens bourreaux font semblant de ne pas reconnaître leur victime. Ils acceptent avec empressement les colliers de porcelaine, les haches et instruments, cadeaux somptueux des Français.

LA HACHE DE GUERRE.

Revenu à Trois-Rivières, le P. Jogues demande à repartir hiverner auprès de ces sauvages. Il sait ce qui l'attend : « Il faudra demeurer parmi eux, sans avoir presque la liberté de prier, sans messe, sans sacrements. Il faudra être responsable de tous les accidents entre les Iroquois et les Français, les Algonquins et les Hurons... Le cœur me dit que si j'ai le bien d'être employé dans cette mission, *ibo et non redibo* (j'irai et ne reviendrai pas).

On lui permet de partir. Il a pour compagnon le domé J. de La Lande, belle figure de chrétien qui s'est donné à la mission comme volontaire, et un Huron.

On est en pleine paix, mais soudain un revirement subit se produit. Des épidémies se sont abattues sur les Iroquois, les champs de maïs sont envahis par la maladie. Esprits simples et crédules les sauvages attribuent ces malheurs aux français et aux



MAT TOTEM DU N.-O. — LE TOTEM EST COMME LE BLASON, LE SIGNE DE RALLIEMENT, L'EMBLÈME D'UN GROUPE. C'EST SOUVENT UN ANIMAL, LE POTEAU TOTÉMIQUE RALLIE UNE TRIBU, UN CLAN OU UNE FAMILLE.

Photo du Pacifique Canadien

missionnaires. Oubliant leurs promesses et sans écouter les avis des plus sensés d'entre eux, ils déterrent la hache de guerre.

Cheminaut sans défiance, le P. Jogues et ses compagnons sont enveloppés par une bande et faits prisonniers. On les conduit à Andagoron.

Les conques marines ont de nouveau alerté le village ; les scènes de barbarie recommencent. Les coups pleuvent drus et rageurs. Le P. Jogues essaie de rappeler les traités. On lui répond par des brutalités. Un sauvage lui entaille le bras et les épaules et dévore ces lambeaux avec une joie féroce : " Voyons si cette chair blanche est une chair de manitou. — Non, répond la victime, je ne suis qu'un homme comme vous, mais je ne crains pas la mort. Pourquoi du reste me faites-vous mourir ? Je suis venu pour affermir la paix et vous montrer le chemin du ciel et vous me traitez en bête fauve ! Craignez la punition du Grand Esprit ! ".

LE MARTYRE.

Les premières fureurs passées, des voix d'amis interviennent. La famille des *Loups* et celle de la *Tortue* veulent sauver les prisonniers. " Tuez-nous, disent-ils aux forcenés, plutôt que de massacrer ainsi des gens qui ne nous ont fait aucun mal et viennent chez nous sur la foi des traités ". La famille de l'*Ours* reste intraitable. On décide d'en référer à une assemblée des *Anciens* et des *Capitaines* convoquée à Tionnontogen, village à 20 kilomètres de là. Les modérés l'emportent, les prisonniers doivent être libérés. Les délégués accourent apporter la nouvelle. Trop tard !

Le 18 Octobre au soir, quelques Iroquois de la famille de l'*Ours* ont invité traîtreusement le P. Jogues à un repas. Il s'y rend. Au moment où il franchit le seuil de la cabane un coup de tomahawk l'abat brutalement. Sa tête, aussitôt tranchée, est fixée au bout d'un des pieux de la palissade

MAT TOTEM DES OURS. — LE GROUPE QUI A ADOPTÉ UN TOTEM DOIT EN AVOIR LES QUALITÉS. ON SERA PRUDENT COMME LE SERPENT, AUDACIEUX COMME L'AIGLE..... ENTRE GENS AYANT LE MÊME TOTEM IL Y AURA COMME UNE PARENTÉ.

Photo du Pacifique Canadien.

d'enceinte, les yeux tournés vers le chemin d'arrivée. J. de La Lande et le Huron subissent le même sort.

MISERICORDIAS DOMINI IN AETERNUM CANTABO.

Le rêve sublime du P. Jogues est réalisé : il est mort martyr. Jésus en mourant prie pour ses bourreaux. Le P. Jogues, du ciel, a dû faire à Dieu semblable demande.

L'année suivante, son meurtrier sera fait prisonnier par les Algonquins qui le condamneront à mort. Il avouera son crime, se repentira et sera baptisé du prénom de sa victime. Il mourra en prononçant le nom de Jésus. Peut-être, comme le bon larron, fut-il le même soir au paradis, chantant avec le P. Jogues les éternelles miséricordes du Seigneur !

ÉPILOGUE.

Après la mort du P. Jogues on tentera bien des fois des essais de pacification. Ce ne sera jamais la sécurité absolue. La paix ne durera jamais 20 ans. Des renforts arrivent de France aux missionnaires, mais les conversions sont rares : elles sont difficiles chez ce peuple trop crédule et si réfractaire aux règles morales. Le voisinage des Blancs, le trafic des boissons enivrantes ne facilitent pas l'apostolat.

Mais bientôt une réduction sera créée. Ilot de sainteté où, en 1677, la jeune Catherine Tekakwitha viendra du pays des Mohawks, fleur exquise de pureté et qui ne sera pas une exception.

En 1701, malgré les menaces de mort, l'apostolat des Iroquois reprendra. Des familles entières se réfugieront au Sault St-Louis pour pratiquer leur foi. La suppression de la Compagnie arrêtera ce bel essor. Mais en 1903, la mission iroquoise après avoir été aux mains de prêtres séculiers et de Pères Oblats qui y firent grand bien, reviendra à la Compagnie de Jésus.

D'après les RELATIONS.
(Lettres des Missionnaires.)

Les blés murs

“ In exultatione metent ”. Is. 125-5.

Ces terres sanctifiées par les martyrs sont actuellement des pays de chrétienté. Les descendants de ceux qui fondèrent le Canada ont gardé une splendide vitalité de foi. Les tours des églises et les clochers de Québec et de Montréal se dressent dans l'azur aussi hauts et fiers que les flèches de nos cathédrales.

A côté d'eux, sur un territoire de 85.000 mètres carrés, c'est-à-dire presque la moitié de la France, se déploie les missions indiennes du Canada. Immenses champs de blés murs qui attendent encore.

Un des grands obstacles est l'éparpillement de ces missions. Le chemin de fer abrège beaucoup de distances, mais il reste encore au missionnaire de longs parcours à

faire à pied, en hiver il doit, chaussé de raquettes, *battre la neige* devant les chiens, coucher à la belle étoile, l'été traverser en canoë les lacs et les rivières les plus accidentés sous la pique des mouches noires et des maringouins.

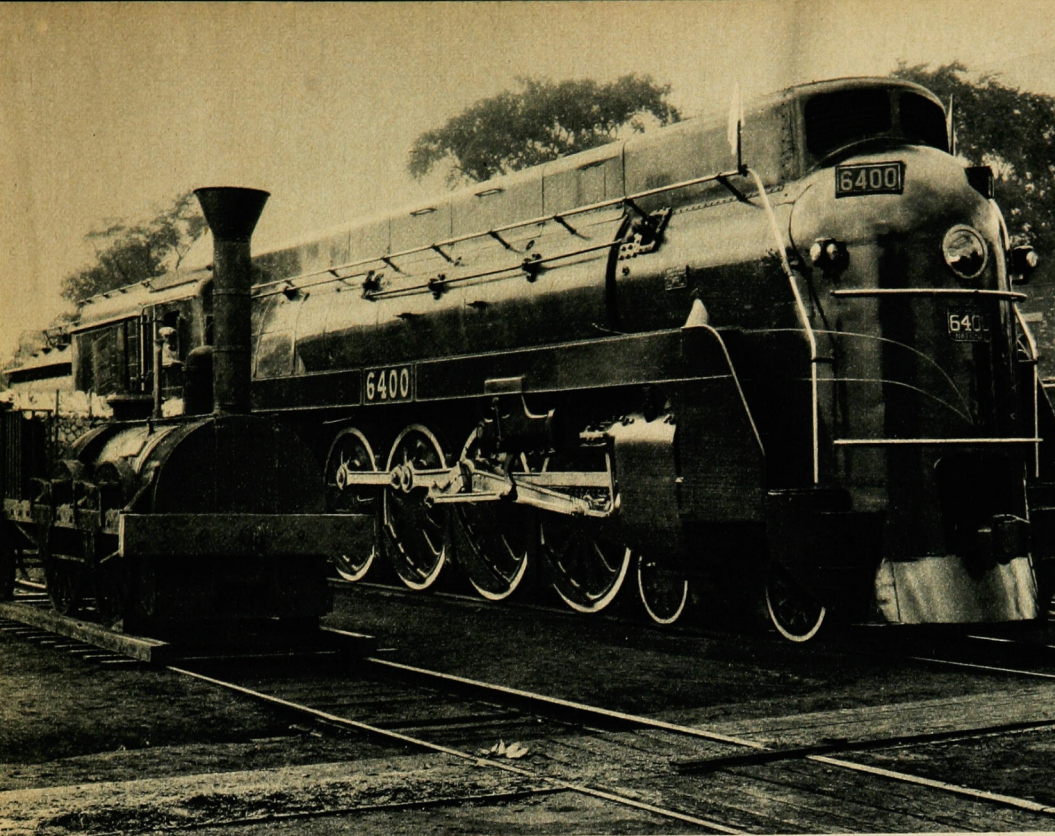
La langue est un autre obstacle. Elle est parfois étrangement difficile. Or, on ne peut espérer quelque chose auprès des sauvages que si on la connaît parfaitement. Vouloir faire de l'apostolat sans cela, c'est s'exposer à de fausses manœuvres et à une perte parfois totale de prestige.

Une autre difficulté vient du caractère des sauvages. C'est un lieu commun de dire que l'indien est un grand enfant. C'est cependant une réalité avec laquelle tout missionnaire doit compter.

MONTREAL. — “ LES TOURS DES ÉGLISES ET CLOCHERS DE QUÉBEC ET DE MONTREAL SE DRESSENT DANS L'AZUR, AUSSI HAUTS ET FIERs QUE LES FLÈCHES DE NOS CATHÉDRALES. ”

Photo du National Canadien.





LES MISSIONS INDIENNES DU NORD-ONTARIO

" LE CHEMIN DE FER ABRÈGE BEAUCOUP DE DISTANCES... " MAIS IL N'EST PAS PARTOUT. A CÔTÉ DE LA " DORCHESTER " PRIMITIVE QUI, IL Y A EXACTEMENT UN SIÈCLE, TIRA LE PREMIER TRAIN LE LONG DU ST-LAURENT, VOICI LA LOCOMOTIVE LA PLUS MODERNE (SÉRIE 6400) EN USAGE SUR LE GRAND RÉSEAU CANADIEN.

Photo du National Canadien.

La population totale du Canada d'après le dernier recensement officiel de l'année 1931 est de 10.376.786. Dans cette agglomération, la population indienne dispersée dans les neuf provinces est presque imperceptible, soit 128.890 ; 1,24 % de la population totale.

Contrairement à l'opinion reçue, ils augmentent sensiblement, surtout dans les missions catholiques.

L'an 1862, pour leur protection et leur permettre de vivre leur vie nationale, des réserves ou portions de territoire furent concédées aux différentes bandes aux endroits où ils avaient élu domicile. Leur mélange avec la race blanche est presque nul, n'ayant que peu de contact avec elle.

LES RACES

Les missions de deux races indiennes, tout à fait différentes sont confiées aux Pères Jésuites : les *Iroquois*, dans la province de Québec et des *tribus de race Algonquine* dans l'Ontario. Les Iroquois de race européenne diffèrent totalement des Algonquins, de caractère et de langue. Les Algonquins sont d'origine asiatique.

De beaucoup la plus nombreuse des races indiennes du Canada, dispersées en petites bandes, de l'Atlantique au Pacifique, les Algonquins, par manque de contact avec les différentes bandes, ont modifié leur langue et ont créé un grand nombre de dialectes. Les purs Algonquins demeurent sur les rives de la rivière Ottawa et la région du lac Témiskamingue et sont

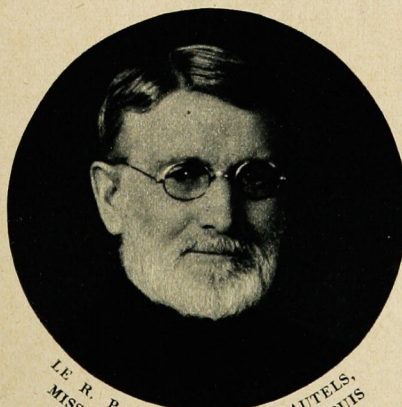
évangélisés par les Pères Oblats de Marie. Plus à l'Ouest, au nord des lacs Nipissing, Huron et Supérieur, se trouvent les Odjibwés ; les Ottavais dominent dans la grande île Manitouline. Plus au Nord dans la région des rivières Albany et Attawapiscat on parle plutôt le Cris. Un missionnaire qui a maîtrisé le dialecte Odjibwé, avec peu d'étude, peut traiter avec les différents autres de la famille Algonquine.

LE PAYS

L'étendue du territoire des missions de Pères Jésuites est, de l'Est à l'Ouest de 700 milles anglais, du Sud au Nord de 400 milles. La partie de ce vaste territoire, avoisinante des grands lacs est peuplée de blancs, mais la partie Nord n'est qu'une immense forêt. La population est presque exclusivement indienne. D'une mission à une autre il faut parcourir des centaines de milles.

Le premier missionnaire à faire un travail suivi dans la région des grands lacs fut M. l'Abbé Jean-Baptiste Proulx. Il arriva dans ces missions l'an 1836, il y a juste un siècle cette année. L'an 1844 les Pères Jésuites le remplacèrent et développèrent ces missions à l'état où elles sont maintenant. M. l'Abbé Proulx ne s'éloigna guère des rives des lacs, mais le champ élaboré par lui s'étendit dans la suite, loin vers l'Ouest et vers le Nord.

P. DESAUTELS S. J.
Miss. du Nord-Ontario.



LE R. P. THÉODORE DESAUTELS,
MISSIONNAIRE INFATIGABLE DEPUIS
35 ANS CHEZ LES INDIENS DU NORD-
ONTARIO.

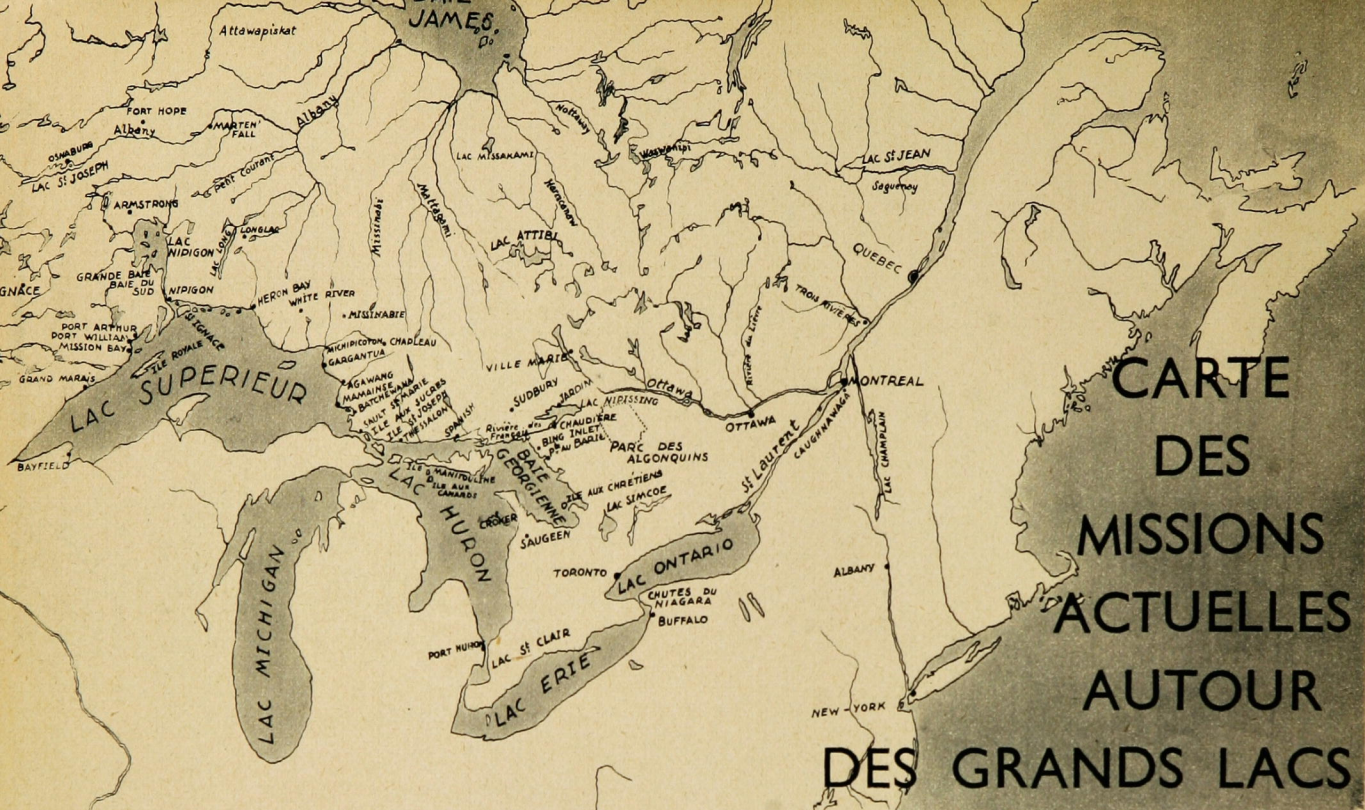
Photo du P. Desjardins S. J.



UNE VUE TRÈS NOUVELLE DES CHUTES
DU NIAGARA, PRISE D'AVION

Photo du Pacifique Canadien





MISSIONS DU NORD

(Région des rivières Albany et Attawapiskat)

Ce sont là des missions toutes récentes. Elles sont constituées par des indiens nomades. D'énormes distances les séparent les uns des autres. Le missionnaire ne peut les visiter que rarement. Il utilise pour cela les raquettes, les canoë ou parfois, comme le Père Couture l'avion.

Mais lorsqu'il arrive quelle fête ! Les indiens sont insatiables d'offices religieux : ils assistent à plusieurs messes, les exhortations les ravissent, la prière leur est naturelle comme la respiration et les chants indiens ne savent plus finir.

A Fort Hope il y a une chapelle et c'est tout autour que

les nomades fixent leurs wigwams. Ce sont des Muskogons. Leur langue est un mélange d'Algonquin, d'Obijbwé et de Cri. La rivière Albany est pour eux comme une grande route qui leur permet de passer du lac Saint-Joseph à la Baie d'Hudson à travers les plaines et les forêts de l'Ontario Nord.

Les missions de Lac Long s'exercent aussi auprès des nomades.

RÉSERVES DU LAC NIPIGON

Toutes les stations ont leur chapelle et leur petite école. Ces chrétientés embryonnaires sont difficiles à atteindre, il y a là cependant tant de belle fidélité et de grands desirs.

RÉSERVES DU LAC SUPÉRIEUR

(Rive Nord)

En hiver les tempêtes de neige font rage sur les bords du lac Supérieur. En été la navigation est très dangereuse sur ces eaux tumultueuses. Le missionnaire affronte tout cela.

La résidence la plus importante est Nipigon. Rien n'est plus fervent que ce poste où malgré les tentations qu'apportent les touristes, *l'eau-de-feu* n'exerce aucun ravage. Le prêtre ne peut guère leur accorder que deux dimanches par mois, mais comme on en profite ! On aime la prière et on est si passionné de musique que chaque chapelle de la région a son harmonium et parfois ses violons.

RIVE NORD DU LAC HURON

A Spanish une école industrielle a été ouverte. Elle compte une soixantaine de Sautaux et autant d'Iroquois. Outre les agriculteurs, on y forme de bons forgerons, des menuisiers, des mécaniciens, des marchands, etc...

Un couvent de religieuses élève un nombre semblable de jeunes filles.



CHEF MODERNE DU LAC POISSONS BLANCS DANS LA BAIE GÉORGIENNE. UN DES DESCENDANTS DE CEUX QU'ÉVANGÉLISÈRENT LES PREMIERS MISSIONNAIRES.

Photo de P. Desjardins s. j.

A cent milles de là se trouve Garden River, village où les Indiens chassés par les Blancs sont venus dresser leurs tentes.

A l'Ouest c'est Sault-Sainte-Marie où vint le Père Jogues à l'époque où seuls les Sautaux habitaient ces régions.

MISSIONS AU NORD DE SUDBURY

On trouve là, à la fois des missions nomades et des missions stables ayant chapelle et école.

La vie religieuse y est très fervente et la fréquentation des sacrements aussi intense que le permettent les visites espacées du missionnaire.

RÉSERVES DU LAC NIPISSING

(Et de la Rivière des Français)

Quelques-uns de ces centres forment des chrétientés "d'un catholicisme très pur et d'une civilisation plus relevée".

« Ceci, affirme le Père Lecompte, est particulièrement vrai de la réserve des Dokis, située sur les bords du lac. Ils en donnèrent des preuves saisissantes lors d'une mission qui leur fut prêchée. On y accourut de toutes les parties de la forêt et des baies environnantes, grands et petits, les bébés dans les bras des mamans ou sur leur dos. Chaque exercice voyait la chapelle remplie ; la communion était générale tous les matins ; la ferveur portait à des actes notables de piété, de sacrifice et de généreuse immolation. Les sauvages ne sont pas démonstratifs : leur attention intense ne varie en rien les traits de leur figure, que l'on parle de la vertu ou des vices, du ciel ou de l'enfer. Un jour, le prédicateur, voulant faire diversion, leur raconta une histoire amusante : elle alla s'échouer sur la face plus grave que jamais de ses auditeurs. Alors, pour se reprendre, il essaya de les terrifier par le récit de la chute de Lucifer : les sauvages, contents de voir dégringoler le diable, éclatèrent de rire.

« En témoignage de leur reconnaissance, ils voulurent, le dernier jour de la mission, baptiser le Père dans une réunion des plus solennelles. Le nom qu'ils lui donnèrent fut : Waiassishkang.

« Et cela veut dire en français ? interrogea le néophyte.

« — Père répondit le chef Dokis, tu sais, des fois, il fait quasiment noir, puis, tout d'un coup ça fait clair. Eh ! bien, ça, c'est toi ! Il faisait noir, t'es venu, ça fait clair.

L'ÉGLISE DE CHAUDIÈRE.
A L'EMBOUCHURE DE LA
RIVIÈRE DES FRANÇAIS.
IL Y A LA UNE CHUTE
CÉLÈBRE OU LES PREMIERS
JÉSUITES MISSIONNAIRES
PASSÈRENT SOUVENT, EN ALLANT DU
ST-LAURENT AU PAYS
DES HURONS.

Photo du P. Desjardins s. j.



Waiassishkang, ça veut dire l'homme qui fait de la lumière au-dedans ».

RÉSERVES DE LA BAIE GEORGIENNE

Dans ces villages des réserves on trouve presque partout une chapelle et une petite école. Le Père Léon Desjardins, missionnaire à Sudbury est le trop rare visiteur de ces petites chrétientés.

RÉSERVES DU LAC HURON ET ÎLE MANITOULINE

Tout au centre de toutes ces missions se trouve l'île Manitouline. Elle est peuplée de Sautaux et surtout d'Ottawas. Les missionnaires eurent à les défendre et contre les Iroquois et contre les Blancs.

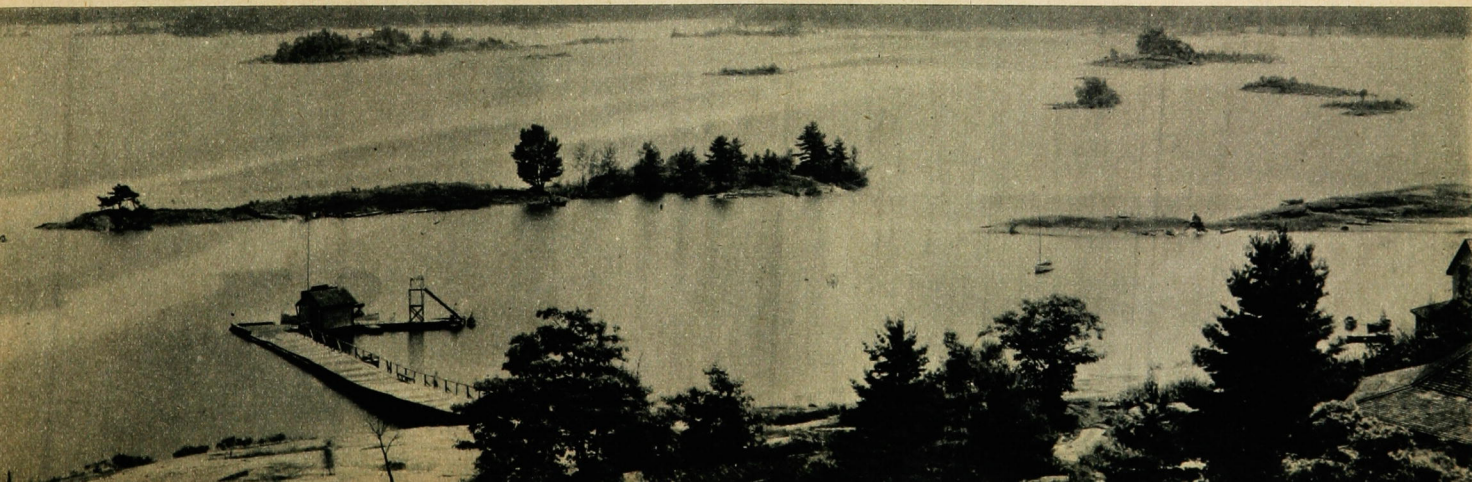
Tous les centres ont leur chapelle et leur école. Le principal est Wikwémikong qui compte une église centrale, trois autres chapelles et trois écoles.

Le Père Paquin missionnaire de cette région, et qui prépare un livre sur ces missions de l'Ontario veut bien nous présenter la mission Sainte-Croix.

*D'après les notes des R. P. P. Desautels et Lecompte,
Jésuites du Canada.*

MINNECOGNESCHENE. BAIE GÉORGIENNE. — ON SE REND COMPTE DE LA DIFFICULTÉ QU'A LE MISSIONNAIRE POUR VISITER DES CHRÉTIENTÉS AUSSI ÉPARSES. CE N'EST PAS LA MOISSON, C'EST LA GLANE.

Photo du National Canadien.



MISSION SAINTE-CROIX A WIKWEMIKONG

(Ile Manitouline)

C'est la mission la plus importante des Pères Jésuites en la Province d'Ontario, au Canada. Elle est composée d'Odjibways et d'Ottawas, deux tribus qui se rattachent par leurs dialectes à la race Algonquine. La population indienne, dont le chiffre est de 1571 âmes, est répartie en quatre sections déterminées par la nature du terrain, sur une réserve de 175 milles carrés, qui fait partie de la grande Ile Manitouline, près de la rive nord du Lac Huron, et est presque entièrement entourée d'eau.

Cette mission, qui remonte à l'année 1844, quand les Jésuites sont revenus au Canada, fut longtemps le centre d'un grand nombre de missions Indiennes, qui aujourd'hui sont devenues indépendantes. Elle ne compte plus que trois missionnaires, qui suffisent pour subvenir aux besoins spirituels des indigènes, en quatre églises ou chapelles. Il y a longtemps que toute la population est chrétienne, et le ministère consiste à maintenir parmi eux la foi et les bonnes mœurs, tout comme dans les paroisses ordinaires des blancs. Ils subissent bien un peu l'influence de l'esprit moderne, dans leurs rapport avec leurs voisins, mais en somme ils ont assez bien conservé l'esprit chrétien. Les missionnaires sont satisfaits des résultats de leurs efforts apostoliques ; le chiffre d'environ dix mille communions par année est encourageant.

Il y a trois écoles locales pour l'instruction des enfants, et une grande école industrielle à Spanish, sur la côte Nord pour un nombre limité et choisi de garçons et filles. Quoique la plupart des adultes soient passés par ces écoles, et parlent l'anglais assez couramment, presque tout le ministère se fait dans la langue des indigènes. Nos Indiens sont par nature très conservateurs de leur langue et coutumes.

Leur mode de gouvernement consiste en un Conseil élu



UNE INDIENNE SIOUX
DE LA BELLE MISSION
DU SUD DAKOTA.

Photo Jesuit Mission.

annuellement par la majorité des votes, et dont les ordonnances sont sujettes à l'approbation du département gouvernemental des Affaires Sauvages : ils sont tenus en tutelle par le Gouvernement Canadien, avec raison et pour leur plus grand bien, car en somme, sauf quelques exceptions, ils restent toute leur vie de grands enfants. Au physique et au moral, quoique chrétiens convaincus, ils sont encore ce qu'ils étaient il y a un siècle, à leur sortie des bois, moins la santé robuste qui était leur apanage.

Le nombre des morts est à peu près la moitié de celui des naissances. Ils cultivent tous un petit champ, et il y a parmi eux quelques bons fermiers, mais la plupart courent à droite et à gauche en quête de subsides additionnels pour maintenir une vie bien maigre. Telle est la physionomie physique et morale de notre mission de Ste-Croix.

J. PAQUIN, s. j.,

miss. à Wikwemikong.

CHEZ LES SIOUX

CEUX DES PREMIÈRES HEURES

Nous n'avons parlé au cours de ces deux numéros que des Peaux-Rouges du Canada, or, dès le début on eut à entrer en contact avec d'autres grandes familles ethniques, les CREEK et surtout les SIOUX.

BEAR DOG, CHEF SIOUX DE LA MISSION DU SUD DAKOTA. IL FAUDRAIT POUR SE RENDRE COMPTE DE LA RICHESSE DU COSTUME, POUVOIR REPRÉSENTER LE CHATOIEMENT DES COULEURS, LE JEU DES PLUMES ET DES PERLES.

Photo Jesuit Mission



Les SIOUX habitaient *le long du Mississippi supérieur et de l'Assiniboine*. Ce sont les sauvages de plaines. Ils étaient renommés pour leur cruauté, leur duplicité et leur passion pour la guerre. Les plus connus sont les Sioux de l'Est et de l'Ouest, les Kansas, Osages, Aïalès (ou Iowas), Winnegagos, Mandanes, Corbeaux, Biloxi, etc...

CEUX DU XIX^e SIÈCLE ET D'AUJOURD'HUI

En 1823 on appelait les Jésuites à St-Louis du Missouri. Ils y ouvraient une école pour les Osages et fondaient des Missions aux alentours. Chassés de là, les Indiens se réfugièrent dans le Kansas. Les missionnaires les y suivirent. Ils furent bientôt en contact avec les autres tribus de la savane : Assiniboinés, Mandans, Ricarées, Gros-Ventres, etc... Le P. de Smet explique les beautés de la foi aux Nadouessioux et passe avec eux une sorte d'alliance.

Vers 1831 un groupe d'Iroquois baptisés, originaires des Grands Lacs, mais vivant chez les Têtes-Plates dans les

Montagnes Rocheuses, persuade aux tribus de se convertir. Quatre Iroquois viennent demander la Robe-Noire. Deux meurent de fatigue en chemin et les autres s'en retournent sans Missionnaire. Quatre fois, ils renouvellent leur ambassade. Enfin le P. de Smet leur est envoyé. En un an 1.050 sauvages se convertissent. Vers 1850 on comptera 6.000 catholiques.

Il nous est impossible de raconter aujourd'hui l'histoire émouvante de cet apostolat auprès des Sioux. Plus tard, il nous sera permis d'y revenir.

Actuellement les Jésuites comptent au DAKOTA un groupement de 8.000 SIOUX catholiques. De toutes les Missions indiennes, c'est une des plus vivantes. Chaque année on y organise des Congrès où tout le peuple se réunit pour des retraites, des cérémonies religieuses, les évêques y donnent leurs avis, on y discute les grands intérêts communs : divorce, alcoolisme, écoles, etc.

Ils comptent dans les MONTAGNES ROCHEUSES, éparpillés dans les « réserves », une dizaine de mille de Pieds-Noirs, Assiniboinés, Gros-Ventres, Corbeaux, Shoshones, Araphoes, Nez-Percés, Pends-d'Oreilles, Cœurs-d'Alène, Spokanes, Okanagans, Yakimas... Tribus très inégales en nombre et en valeur. Encore terre de Mission !

A ce rayonnement de la foi dans l'Amérique du Nord, il aura fallu beaucoup d'amour. Des vies ardentes s'y seront consommées obscurément. D'autres y auront trouvé une fin tragique. Dix auront versé leur sang en Floride, quatre-vingt-sept au Mexique et en Californie, vingt-trois au Canada ou aux États-Unis. Huit de ces derniers ont été canonisés.

La liste reste ouverte !

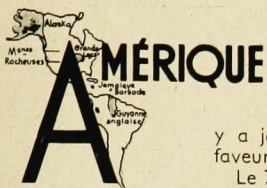
UN TRAVOI : PROCÉDÉ DE TRANSPORT CHEZ LES SIOUX-UGLALA. — QUOIQU' LA ROUE AIT ÉTÉ UTILISÉE PAR LES BABY-LONIENS 3.300 ANS AVANT NOTRE ÈRE, ELLE RESTA ENCORE INCONNUE EN AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB. ACTUELLEMENT ENCORE, PAR MANQUE DE ROUTE LE CHAR RESTE INUTILISABLE, SPÉCIALEMENT EN PAYS DE FORÊTS.

Photo du Pacifique Canadien.



A TRAVERS LE MONDE

CHRONIQUES ET NOUVELLES



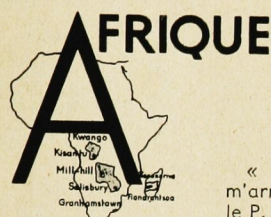
UNE SAINTE IROQUOISE ?

Le procès informatif pour Catherine Tékakwitha a été ouvert le 22 mai 1931. On y a joint les relations des nombreuses faveurs obtenus par son intercession.

Le 7 juillet 1936 la Sacrée Congrégation des Rites a accompli la révision des écrits de la petite Mohawak.

L'épiscopat américain et canadien, nombre d'instituts religieux et les neuf provinces jésuites du Canada et des Etats-Unis ont adressé au Saint-Père une demande de béatification.

Ne pourrions nous pas prier pour hâter l'heure où la petite iroquoise serait déclarée sainte ?



LE "MERCI" D'UN MISSIONNAIRE.

Du P. Van Spreeken missionnaire dans le district d'Anivorano - Brinckaville.

Madagascar (30.000 kms carrés ; 123 paroisses).

« Plusieurs aumônes viennent de m'arriver : Merci de tout cœur ! Comme le P. Moudenc va être content si je puis construire bientôt à Anivorano une église

définitive ! L'actuelle est une pitié, en feuillage et en bambou, trois fois cyclonée, vingt fois mal réparée ! L'autre jour, en y faisant mon action de grâces, je suis tombé à travers le plancher. La pauvreté de la contrée betsimisaraka est réellement effrayante : vingt quatre églises ont été cyclonées et ne sont ni relevées, ni réparées. Tout est à fonder, tout est à créer, et avec quelles ressources !... Le P. Moudenc en était réduit, l'autre jour, à réparer ses souliers avec du fil de fer de chapelet !

Mais la grâce de Dieu coule à flots : nous avons eu 163 confirmations et 315 communions à Brinckaville ; 116 confirmations et 300 communions à Anivorano. Monseigneur a choisi l'endroit où sera construite la future église d'Anivorano. Quand commencerez-vous la construction, nous demande-t-on ? Quand la messe sera-t-elle célébrée dans votre église du Sacré-Cœur, m'écrivent mes jeunes amis de France ? — Ce n'est pas l'envie qui m'en manque croyez-le. Mes paroissiens ont offert déjà leur travail avec une bonne volonté peu commune. Jugez-en : actuellement la future église a toutes ses pierres à pied d'œuvre, là, par terre ; et chacune de ces pierres atteste le labeur énorme que se sont imposé les gens, en allant les chercher à trois quarts d'heure de marche. Pierres précieuses !... Oui, vraiment, car elles sont mouillées de



A MADAGASCAR. — GRENIER A RIZ ISOLÉ DE L'HUMIDITÉ ET PROTÉGÉ CONTRE LES RATS, GRACE AUX PILOTIS SUR LESQUELS IL EST BATI. — CETTE FEMME PILE SON RIZ, NOURRITURE NATIONALE DES MALGACHES ET DES MISSIONNAIRES.

sueur chrétienne... Seulement, il faudrait maintenant les lier, ces pierres avoir du ciment. Je vous entends : est-ce cher ? Oh ! un sac de 10 kilogs revient ici à 4 francs ; donc 100 kilogs à 40 francs ; une tonne à 400 francs. On fait bien des choses avec une tonne... mais n'en parlons pas trop !...

Grand merci pour les malettes de pharmacie. Il m'est difficile de décrire le bien réalisé par elles. Dans la pleines brousse betsimisaraka, le secours médical est à peu près nul ; aussi ai-je pu soulager et même guérir des misères physiques apparemment sans espoir. La reconnaissance a été très souvent le point de départ d'une sincère conversion.

Les conversions sont si nombreuses dans la paroisse d'Anivorano et ce coin de la côte Est qu'elles pourraient occuper dix missionnaires, s'il n'y avait un malheur : celui que nous n'y sommes que deux.

ORDINATIONS AVANCÉES.

Deux séminaristes du Grand Séminaire d'Ambatoroka (Tanarive) élèves de troisième années de théologie ont été ordonnés prêtres par permission spéciale afin de suppléer au petit nombre de prêtres de la Mission en assurant la Sainte Messe dans les communautés regieuses. Mais ils continueront leur théologie pendant une année, encore. L'un d'eux : le P. Léopold Rajaonasy appartient au Vicariat apostolique de Tananarive et a été ordonné prêtre le 27 juillet par S. E. Monseigneur Fourcadier, son Vicaire apostolique. Mgr Fourcadier est allé à Ambositra (dans le Vicariat apostolique de Fianarantsoa, sans évêque depuis la mort de Mgr Givélet, afin d'ordonner le second de ces jeunes prêtres : le P. Joseph Razafindrakoto.



A MADAGASCAR. — PAUVRES ÉGLISES DE CHAUMES, MAIS QUI ONT ÉTÉ ÉLEVÉES AVEC TANT DE PEINE ET D'AMOUR ! ON EST LOIN DE LA SOMPTUOSITÉ DE NOS CATHÉDRALES, MAIS LA SPLENDEUR DES AMES TROUVE QUAND MÊME LE MOYEN DE JAILLIR.